

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3018.

SAMEDI 23 OCTOBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE NOUVEAU COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE NAVALE

Le vice-amiral Dartige du Fournet vient, sur la proposition de M. Augagneur, d'être désigné pour remplacer l'amiral Boué de Lapeyrère, à la tête de notre armée navale. Le nouvel amiralissime a fourni une carrière maritime particulièrement remarquable et bien remplie. En ces derniers temps il commanda à Bizerte, puis fut placé à la tête de l'escadre de Syrie, et enfin il eut le commandement suprême aux Dardanelles. Notre photographie représente l'amiral Dartige du Fournet s'entretenant avec le général Baumann, sur les quais de Moudros.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

SCHICK !

Ce vocable désigne, en langue boche, l'élégance allemande et ce je ne sais quoi qui donne à la tournure et au ton un cachet de raffinement particulier. C'est une adaptation de notre mot *chic*, que les Teutons nous ont pris et qu'ils emploient sans en comprendre la signification, assez vague, et sans que nul chez eux en justifie l'usage. Rien, en effet, n'est *chic*, en Allemagne ; j'ai longtemps voyagé dans ce pays-là et je reconnais que bien des choses y méritent l'attention, par leur antiquité, leur ampleur, leur solidité, leur caractère de force et de puissance ; mais jamais par le *chic* dans le sens que nous attribuons à cette expression ; les gens encore moins que le reste. Aussi comme il est dans la nature humaine de s'enticher surtout des qualités qu'on ne possède pas, le rêve de tout Boche est d'être *chic* ; les officiers du kaiser se croient tous, sur ce point, parvenus à la perfection : ils portent des corsets, un monocle, des gants à la Crispin, des cols hauts de vingt centimètres, des éperons sonores et des grands sabres à roulettes qui tintinnabulent sur les pavés, et, grâce à ces accessoires, ils imaginent avoir atteint à la suprême élégance d'un Camors ou d'un Priola.

Le *schick* pour eux consiste à ne point descendre du trottoir pour livrer passage à une femme, à parler haut et à rire fort, au théâtre, pendant le jeu des acteurs, à se saouler ignoblement et à casser la vaisselle, à rouer de coups les subalternes, à dévisager les gens d'un air insolent et à truffer la conversation de quelques expressions réputées là-bas « bien parisiennes », telles que *la ferme !* ou *oh ! les sales bêtes !* que personne ne comprend mais qui font rire aux larmes parce qu'elles synthétisent, imaginent-ils, l'esprit boulevardier de la moderne Babylone, — c'est notre Paris qu'ils appellent ainsi, — et témoignent d'un séjour éducateur dans le monde où l'on s'amuse. Or, en fait de monde, les hobereaux prussiens qui sont venus passer quinze jours chez nous n'ont approché que celui qui fréquente au promenoir des Folies-Bergères ou au tobogan de Luna-Park, et c'est là qu'ils ont cru prendre les belles manières. Erreur déplorable dont on ne les fera jamais revenir.

Ce n'est point pourtant les leçons qui leur ont manqué : en 1871, après l'armistice, le prince Frédéric-Charles s'était installé au château d'Azay-le-Rideau et s'y trouvait bien. Le marquis de Biencourt, propriétaire de la noble demeure, protesta contre le sans-gêne de son pensionnaire obligatoire par une lettre que M. le général Canonge a recueillie dans sa précieuse histoire de *l'Invasion allemande* : « Monseigneur, écrivait le marquis, il a plu à votre Altesse royale de visiter mon château d'Azay ; ... je suis forcé de dire à Votre Altesse combien je trouve ses manières odieuses et grossières... Les gentilshommes de votre état-major et vous ne savez rien des égards que les gens bien élevés observent entre eux... En voyant les façons de leur prince, je ne m'étonne plus des procédés parfaitement grossiers des officiers de votre armée... »

Cette protestation fut reçue par l'Altesse et par son entourage avec des éclats de rire et considérée comme l'aigre récrimination d'un propriétaire ulcéré de voir vider sa cave et massacrer sa basse-cour. A quelques jours de là, le prince Frédéric-Charles demanda, sans vergogne ni rancune, au marquis de Biencourt, de lui prêter ses cinq voitures ; le marquis refusa ; les portes des remises furent forcées, les calèches attelées ; elles servirent à promener des filles réquisitionnées à Blois, à Tours ou ailleurs, que les officiers ramenèrent le soir ivres-mortes. La grande noce, la fête princière !

Le lendemain comme Frédéric-Charles passait une revue en face du château, il s'étonna de voir un grand feu allumé devant la porte principale ; il s'informa : on lui répondit que c'étaient les voitures qui brûlaient. Le marquis, les considérant comme souillées, avait donné l'ordre qu'on les détruisit. Ça, c'était du *chic* français, et non du *schick* boche. N'allez pas imaginer que l'Altesse prussienne comprit quelque chose à cette muette remontrance. Aucun des pseudo seigneurs de son entourage ne songea même à

s'en formaliser ; aucun n'en fut ni gêné ni humilié, et ils n'en continuèrent pas moins à vider la cave et à s'empiffrer de victuailles, sans avoir saisi la nuance qui distingue ce genre de « bon ton », de l'autre, dont ils n'auront jamais aucune idée.

Depuis quarante-quatre ans l'éducation des officiers du kaiser n'a, sur ce point comme sur bien d'autres, accompli aucun progrès. Leur élégance ne s'est point affinée, et pour cause : les professeurs de *chic* manquent là-bas ; ou du moins ceux qui s'érigent tels ne sont, à proprement parler, que des soudards brutaux, qui n'ont foi qu'en la vertu du revolver. J'en juge ainsi par un certain oberlieutenant nommé von Wetzien, membre de l'Académie de guerre, lequel a pris la peine de rédiger un *manuel* indiquant aux officiers la conduite qu'ils doivent tenir en pays ennemi, afin d'y soutenir la bonne réputation de l'aristocratie allemande. Ce petit livre, qui a pour titre *Franzosisches Tornis-tewortter buch* comprend, dans sa première partie, quelques notions générales sur la géographie de notre pays, les uniformes de notre armée, notre système monétaire, etc. Puis vient un *vocabulaire* composé de phrases toutes faites, ainsi qu'en contiennent certaines *Conversations buch* à l'usage des touristes. Ce vocabulaire est tout un symbole : il est combiné de façon à donner aux paysans et aux bourgeois de France, obligés à recevoir sous leur toit quelque officier de l'armée impériale, une imposante idée du confort et du luxe auxquels sont habitués ces nobles messieurs.

Exemple : « en entrant dans une maison ». (Je cite textuellement). « — Montrez-moi ma chambre ». « — Ce bouge ? Vous n'y pensez pas ! » « — Ouvrez les portes, je vais chercher moi-même une chambre ».

Le *manuel* indique même quelques modèles de mots plaisants de façon à fournir de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. « — Apportez-moi 300 œufs ». « — Vos poules ne pondent pas ? Dans ce cas elles sont inutiles ; nous allons les prendre et les saigner. Choisissez entre les poules et les œufs ».

Enfin quelques phrases plus utiles et plus profitables : « — Où est votre portefeuille ? Il faut que je vous fouille ». « — Si vous résistez vous serez fusillé ». « — Le village sera rasé ». « — Le maire sera fusillé ». « — Vous répondez de ma sécurité sur votre tête ! »

L'Allemagne est la terre promise des *professeurs* : il y en a de divers genres et les Boches, vous le voyez, sont par eux instruits de tout, même de la façon dont ils doivent se tenir dans le monde. Nourris de ces *manuels*, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont pas tous la jolie politesse qui a fait naguère chez nous la réputation des Coislin et des Létorières. La façon dont ils mettent en pratique ces règles de savoir-vivre est tout à fait conforme à la théorie ; on en peut déjà citer plusieurs exemples : que sera-ce quand le nord de la France et la Belgique vont être délivrés et que les habitants, soulagés de la férule allemande, pourront en toute liberté et sincérité déclarer ce qu'ils auront vu ?

Dans certaines petites villes des Flandres, encore actuellement occupées par l'ennemi, le *chic* des officiers teutons se manifeste de plusieurs manières : ils abordent un passant dans la rue et lui demandent l'heure ; si la montre de l'interpellé n'indique pas l'heure allemande, amende de vingt marks ; à la récurrence, confiscation de la montre. Il est ordonné aux femmes de quelque âge, de quelque condition qu'elles soient, de saluer, *les premières*, les militaires gradés. Toute infraction à cette règle est sévèrement réprimandée et punie d'une amende, voire de la prison. Et vous représentez-vous un officier français venant rapporter à la police le nom d'une femme ou d'une jeune fille qui ne se serait pas inclinée devant lui ? La différence des deux races se marque en ces petites choses autant peut-être que par de plus importantes. Jamais un Boche ne comprendra qu'un homme, fût-il chamarré d'ordres et de galons et armé jusqu'aux dents, devient ridicule s'il attend le salut d'une femme et odieux s'il l'exige. La morgue de ces gentilshommes serait-elle à ce point exaspérée qu'ils prennent ces saluts imposés pour des marques d'admiration et de respect ?

Voici M. le baron von Hugel, attaché pour le moment au bureau de la kommandantur à Roulers, en Belgique. C'est un homme *schick* au plus haut point ; du moins se juge-t-il tel.

Pour bien montrer à ces misérables belges qu'un gentilhomme prussien est familiarisé avec le suprême confortable et s'y entend à comprendre la grande vie, ce von Hugel s'est attribué comme demeure le château de M. le comte de Limbourg-Stirum, questeur de la chambre des représentants, à Bruxelles. Le gentilhomme boche commence par enlever des frontons et des boiseries du château les armoiries du propriétaire, qu'il remplace par les siennes. Puis, jugeant que, même ainsi honorée de son écusson, la maison n'est pas digne de lui, il réquisitionne un architecte, un entrepreneur, des maçons, des charpentiers, des peintres et des décorateurs, fait jeter bas quelques cloisons, disposer un nouvel escalier, agrandir certaines pièces, percer plusieurs fenêtres, et arranger au goût allemand la demeure toute entière. Quand les travaux furent terminés et qu'on lui en présenta la note, il l'adressa, sans désespérer, à M. de Limbourg-Stirum, qui, n'ayant rien commandé, refusa net de payer. Le compte se montait à la bagatelle de 60.000 francs. Embarras de l'architecte qui revint, avec son mémoire, vers le Prussien, lequel menaçait de ses foudres le propriétaire récalcitrant. Celui-ci pourtant tint bon ; l'architecte ne fut pas payé, mais le von Hugel, pour se venger de tous ces tracassés, fit jeter dans l'étang de la propriété les livres rares composant la bibliothèque du château ; transforma la chapelle en salle de bains et la sacristie en water-closets. En quoi il se trouve, soyez-en persuadé, tout à fait *régence*, et se figure rivaliser de pimpante désinvolture avec les Lauzun et les Richelieu.

Me voici parvenu au « saut d'obstacle », c'est-à-dire au point de mon article que je redoute et recule depuis le début. Je prie les délicats de ne me lire point plus avant, et de fermer les yeux sur cette fin de page, ainsi que le font au concours hippique les personnes nerveuses à l'instant où le cavalier prend son élan pour franchir la rivière. Le tour que je voudrais exécuter est extrêmement périlleux, en effet, et personne ne l'ayant encore réussi, je n'ai point la prétention d'être plus habile. Mais il faut que tout soit dit, même ce que taira l'histoire, et il est une forme du *schick* allemand que je me suis promis de ne point passer sous silence.

Ces messieurs de la noblesse boche, et plus particulièrement les Prussiens, ont pour singulière coutume de laisser dans les maisons où ils passent des traces personnelles dont je m'en remets au lecteur de deviner la nature. C'est le grand genre, là-bas, évidemment, puisque, en 1870, on découvrit des reliquats de cette sorte jusque dans l'appartement qu'avait occupé, à l'archevêché de Reims, le roi Guillaume. Que celui-ci fut coupable de cette répugnante villenie, c'est ce que je ne veux prétendre, l'auteur responsable n'ayant point pris la précaution de signer son acte, ainsi que l'ont fait, au mois d'août 1914, les officiers du kaiser de passage à Baccarat, en Lorraine. Trois d'entre eux choisirent en manière de chaises percées de magnifiques coupes de cristal réquisitionnées à la célèbre manufacture et, laissant la chose en évidence, piquèrent dans le « souvenir » leurs cartes de visite, mentionnant leurs titres, leurs grades et leurs noms, — tous nobles, bien entendu. D'autres, dans une ville de Champagne, remplirent de même matière les assiettes de leur dîner, et s'amuserent à s'en servir comme des catapultes pour bombarder le plafond. Au château du marquis de Laigle, où loge un état-major, ce sont les chapeaux des dames qui servent à ces gentilshommes de vases indispensables. Le prince Eitel-Frédéric et son entourage « s'oublie » de même, si l'on peut ainsi dire à propos de cette ignominie systématique, dans la vaisselle de M. le comte de Montebello, au château de Mareuil ; et il faut croire que ce genre de plaisanterie est tout à fait bien porté, dans la haute société boche, car les maisons qu'ont occupées les états-majors sont plus empestées que les autres. Le châtelain à qui échoit un prince du sang impérial ne sait plus où mettre le pied.

A quoi répond ce rite immonde ? Quelle en est l'origine ? Est-ce une façon de témoigner son mépris à l'hôte, dont on a bu les vins ? Est-ce une gracieuse facétie du genre de celles qui font rire en Poméranie ou dans le Brandebourg ? Ne cherchons pas. C'est le *schick* allemand.

G. LENOTRE.



UN JOLI TRAIT DE TRANQUILLITÉ ET D'ÉLÉGANCE FRANÇAISES.

On se souvient de ces Saints-Cyriens qui, dans les premiers jours de la guerre, se gantèrent de blanc pour exécuter une charge. Ils y perdirent la vie, l'ennemi n'ayant pas manqué de les prendre pour cibles! Le général de Villaret, fidèle à cet héroïque exemple, ne veut pas donner, crotté, l'ordre de l'assaut. Avant de lancer ses troupes contre les allemands il fait débarrasser ses bottes de la boue des champs. Ce trait de coquetterie chevaleresque et si française nous rappelle les habitudes d'un autre grand chef de nos armées, dont la folle bravoure est demeurée légendaire. Avant de commander la charge à ses hardis cavaliers, il cirait sa moustache, faisait bouffer ses cheveux argentés, assurait son monocle, sanglait sa taille dans son dolman bien pris et, ferme, souriant, sautait en selle pour crier de sa voix claironnante : « Mes enfants, en avant! »



UN BON COUP DE FUSIL. — Un soldat allemand abattu comme il s'apprêtait à sortir de son terrier.

AUTOUR DE NOTRE VICTOIRE EN CHAMPAGNE

La victoire des alliés dont nous avons noté l'importance dans notre numéro du 9 octobre, et sur laquelle nous avons eu à revenir la semaine passée, en mentionnant la conquête de la butte de Tahure, a eu pour résultat, tout en rectifiant et en consolidant notre front, de réaliser une forte brèche dans la ligne ennemie.

Pour montrer à quel point nos adversaires tenaient à conserver cette position M. Marcel Hutin a rapporté la fin d'une relation du Dr Wegener, correspondant de *La Gazette de Cologne* au quartier général du commandant de l'armée de Champagne.

Elle porte la date du 27 septembre et a paru dans le numéro du 12 octobre, première édition du matin.

Après avoir rendu hommage à la bravoure de nos soldats et aux effets meurtriers de notre artillerie, non sans avoir aussi célébré la valeur des « Germankrieger » (guerriers de Germanie) et dit leur confiance dans la solidité de leur mur que les Français ne réussiraient pas à percer, il termine par ces mots : « Un échec définitif ? Impossible. Notre artillerie est de nouveau là. Et nous allons les chasser de nos tranchées ».

Précisément nous rencontrons le commandant en chef de l'armée qui, venant de son poste de commandement, se rendait à table. Il nous cria : « La hauteur 299 est solidement en nos mains ».

Cela, ajoute notre confrère, était vrai le 27 septembre. Mais l'événement, on le sait, a donné un démenti aux prévisions optimistes de Herr Wegener.

Depuis lors, on a constaté que les Allemands ne

réagissaient plus que par leur artillerie, et l'on peut ainsi préjuger d'un affaiblissement significatif de leurs troupes. Du reste, les circonstances nouvelles obligent leurs chefs à les éparpiller de plus en plus, et celles qui devront être expédiées vers les frontières de Serbie soulageront d'autant la lutte que nous avons encore à poursuivre sur notre territoire.

En attendant les nouveaux avantages que nous ne manquerons pas de remporter, il a été réconfortant de voir entassée dans la cour d'honneur des Invalides, une partie des canons et du matériel pris à l'ennemi au cours des derniers combats en Champagne. Le matériel exposé n'est, cependant, qu'une faible partie du butin conquis, car tout ce qui a pu être employé et utilisé a été conservé sur le front.

En revanche, les canons, les obusiers, les lance-bombes, les affûts, les caissons, les projecteurs témoignent de la violence de notre bombardement dont ils portent les traces et on les voit, tout souillés encore de la boue champenoise.

Et chaque jour, la collection de notre Musée de l'armée s'enrichit de trophées nouveaux, nous fournissant des échantillons complets du matériel de guerre de l'ennemi, depuis l'obus de 420, non éclaté, recueilli dans un fossé de Verdun, jusqu'aux pièges à loup, traîtreusement dissimulés dans le sol et qui n'ont pu arrêter le bel élan de nos armées.

Parmi ces trophées, si vaillamment conquis par nos soldats, on voit un gros canon de 150, dressé vers le ciel, et dont la gueule a été fracassée par notre mitraille.

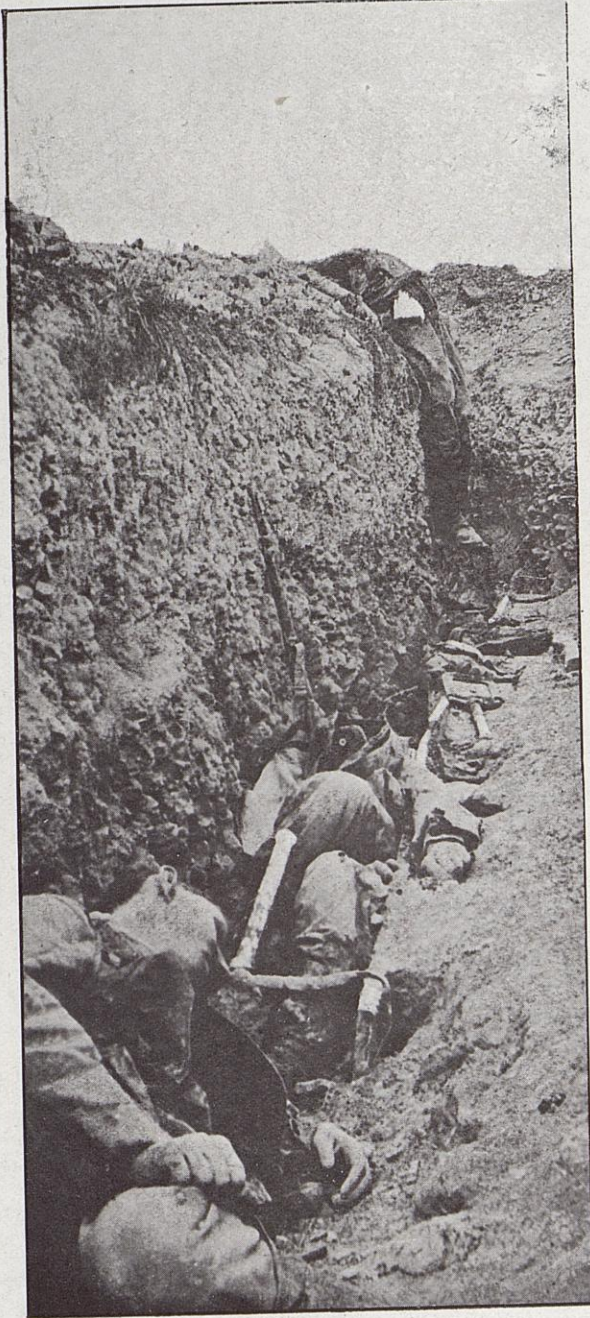
Comme l'humour, chez nous, ne perd jamais ses droits, je ne résiste pas à citer les vers amusants que cet engin maltraité a inspirés au poète Louis Marsolleau :

Leur canon de 150
Garde, tout captif qu'il est,
L'aspect athlète complet
Et l'allure provocante.
Pointé haut, visant en l'air,
Il menace encore, et semble
Tout prêt à cracher ensemble
La mort, la foudre et l'éclair !
Non ! cet avale-tranchée
Ce monstre toujours debout
N'est plus bon à rien du tout !
Il a la gueule ébréchée !...
Ainsi, l'Allemagne. Elle a
Tout du colosse féroce ;
Elle fait sonner la crose !
L'Allemagne (écoutez-la),
Ne fera qu'une bouchée
De cent peuples divers ! Non !
Elle est comme son canon :
Elle a la... (hum !) ébréchée.



L'EFFET DE NOTRE PRÉPARATION D'ARTILLERIE. — Apparemment, ces cinq prisonniers sont déprimés. Ils arrivaient le matin même de Russie. Nous allons pendant quelques mois leur offrir une vie calme et sédentaire dans un camp de concentration.

Tandis que nous avons lieu de nous réjouir du succès dont cette exposition patriotique est un flagrant et glorieux témoignage; tandis que la perspective d'une nouvelle campagne d'hiver n'ôte rien à nos héroïques combattants de leur énergie et de leur confiance, il n'en est pas de même dans les tranchées *d'en face*, où chaque jour le découragement s'affirme et va croissant. Dans une récente étude sur les soldats allemands, M. P. Boutroux a relevé leurs plaintes au sujet de la durée de la guerre, lorsqu'ils décrivent, avec un sentiment d'horreur, la boue où ils pataugent, les effets désastreux de notre artillerie qui fait



Une tranchée allemande après la bataille : tous ses occupants ont été tués.

des hécatombes, toutes les misères enfin de cette campagne si prolongée, en dépit de ce qu'on leur avait promis. Songez qu'ils étaient partis en guerre avec l'idée de leur supériorité absolue et un mépris de l'adversaire dont il leur a fallu revenir, maintenant qu'ils reconnaissent que « les Français sont braves et intelligents ».

C'est par de telles indications que l'on est exactement renseigné sur le véritable esprit du soldat allemand après quatorze mois de guerre, si différent, on en peut juger, de celui des nôtres.

La lassitude s'accroît aussi chez « les civils » de là-bas, et l'on pouvait lire ces jours derniers, au lendemain de notre offensive de telles phrases dans le *Vorwaerts* :

« Il est imprudent de laisser croire au peuple allemand que ses ennemis, las et résignés, sont sur le point de déposer les armes pour accepter ses conditions. Peut-être y a-t-il chez eux comme chez nous, de sourdes aspirations vers la paix; mais ces aspirations ne se manifestent que dans les couches les plus profondes du peuple. »

« Les classes dirigeantes et le gouvernement savent qu'il s'agit pour leurs pays respectifs d'une question de vie ou de mort. Non seulement ils ne s'avouent pas vaincus, mais ils comptent toujours aussi fermement nous avoir par l'épuisement ou par l'usure. »

« Nous venons d'en avoir la preuve en Champagne et en Artois. C'est justement au moment où l'on



LA CUEILLETTE DES KAMERADES. — Elle continue et ce sont les allemands prisonniers qui relèvent dans nos lignes leurs camarades blessés.

prétendait l'armée française découragée que le général Joffre a entrepris de faire une trouée dans notre front, et il est inutile de dissimuler aujourd'hui que cette entreprise de grand style fut conduite de main de maître et nous a mis un moment dans une situation très critique.

En Orient, il est indiscutable que les Russes électrisés par la présence du Tsar, ont non seulement arrêté leur retraite, mais repris l'offensive sur le front. Le groupe des armées de Mackensen, d'Eichborn et du prince Léopold se battent avec acharnement, mais elles n'avancent plus et les Russes marquent des succès incontestables en Volhynie.

L'heure est grave « elle n'appartient plus à l'illusion, mais au recueillement ».

De tels aveux constituent pour nous le meilleur et le plus salutaire des encouragements surtout lorsqu'ils se complètent par ce petit couplet tout à l'honneur de nos intrépides alliés de Belgrade :

« Certains croient l'armée serbe faible et épuisée, mais ce sont des propos qui se tenaient déjà en décembre avant l'heureuse offensive serbe qui obligea les Autrichiens à se retirer. L'armée serbe

a donné la preuve qu'elle était un adversaire valeureux qui sait tenir tête à l'ennemi. »

Sans doute l'avis est unanime pour reconnaître qu'il faut compter sérieusement avec elle, puisque, faisant écho, le *Berliner Tageblatt* expose à ses lecteurs les propositions suivantes :

« Quoique nous soyons les ennemis de la Serbie, nous voudrions, dans son intérêt, qu'on pût éviter cette terrible effusion de sang; sans compter politiquement la Serbie, il ne devrait pas être nécessaire de détruire cent mille hommes courageux ».

Nous voilà loin des rodomontades du début, et ne sont-ce pas là autant d'indices de la lassitude des ennemis, lorsqu'une campagne dont ils comptaient venir à bout en quelques mois, certains disaient en quelques semaines, menace de se prolonger indéfiniment, en donnant raison à nos amis les Anglais qui n'envisageaient pas le dénouement avant trois années révolues, au bas mot, en raison de la manière dont les choses étaient engagées.

Plus elle durera plus elle sera désastreuse pour l'Allemagne. Il suffit pour s'en rendre exactement compte de constater avec le chroniqueur militaire



LE TRAVAIL DE NOTRE ARTILLERIE. — De toute la savante organisation des tranchées ennemies, voilà ce qui reste: de la terre qui recouvre des cadavres.

d'une importante feuille de Genève que l'armée allemande étant celle qui, proportionnellement, combat sur la plus grande longueur kilométrique, éprouve par conséquent les vides les plus rapides.

« Pour trois Allemands tués ou estropiés, par kilomètre et par jour pendant une année sur mille kilomètres, en nombre rond, les soixante-dix millions d'habitants de l'Empire perdent un million trois cent mille hommes, soit $\frac{1}{54}$ de la population. Et tous les Allemands le savent bien et en souffrent.

« A atteintes égales, et sur mille kilomètres de front, les cent soixante millions de Russes perdent $\frac{1}{160}$ de leur population, soit trois fois moins, et cette perte, une foule de gens l'ignorent, donc, n'en souffrent pas.

« Sur quatre cents kilomètres de front, les quarante millions de Français perdent quatre cent cinquante mille hommes soit $\frac{1}{90}$, population des colonies non comprises.

« Enfin, les Anglais perdent, sur cent vingt kilomètres, $\frac{1}{346}$, sans tenir compte, non plus, des populations coloniales. »

Voilà qui est probant, et propre à démontrer que les rêves qui hantent encore certains cerveaux austro-boches, sont de pures chimères. Il en est qui méritent cependant d'être relevées, à titre de curiosité ; celui-ci entre autres, cueilli dans une brochure paraissant à Berlin et établissant, à l'avance, la nouvelle carte d'Europe.

« L'Autriche annexe la majeure partie de la Serbie. La Belgique devient allemande sauf quelques parcelles concédées à la Hollande et au Grand-Duché de Luxembourg. La France perd l'ensemble de sa garniture de places fortes. La Russie se voit amputée de la Finlande, des provinces balkaniques, de la Bessarabie, de la Pologne.



NOS HÉROS. — Ils ont fait joyeusement tout leur devoir ; même ceux qui ont souffert du combat paraissent fiers d'y avoir participé.



LES HONNEURS APRÈS LA PEINE. — Aux hommes rassemblés et formés en carré, les chefs lisent un ordre du jour de félicitations du général en chef.



SUR LE FRONT. — Un général chef d'armée passe en revue les bataillons qui ont pris part à notre offensive en Champagne et distribue des décorations aux soldats qui se sont le plus distingués par leur bravoure.

de la Crimée, et d'une partie du Caucase ; l'Angleterre, enfin, perd ses possessions méditerranéennes, l'Égypte et la plupart de ses colonies. »

Tout cela. Mais n'avaient-ils pas annoncé, tout aussi prématurément et non moins présomptueusement, qu'ils seraient à Paris quelques jours après avoir violé la neutralité de la Belgique.

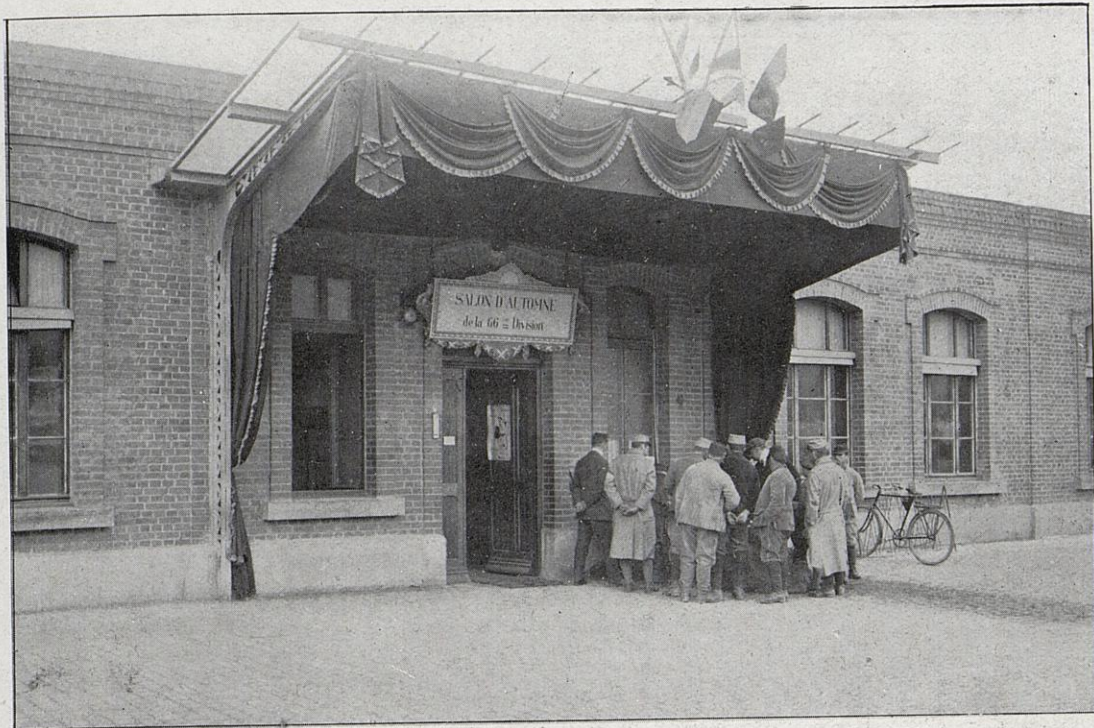
Or, il est arrivé que nous nous sommes rebiffés et que comme aux temps bibliques, le Kolossal Goliath a été déconcerté par la fronde du petit pastoureau. Il est vrai qu'en l'espèce, cette fronde était remplacée par une excellente artillerie.

Déjà l'on pressent que se confirmera cette prédiction que l'un de nos confrères des *Débats* place dans la bouche de Goethe, en pastichant, avec infiniment d'agrément, ses « entretiens » avec son fidèle Eckermann :

« Quand le peuple allemand que je connais bien, verra que ses bergers et ses dieux l'ont mené aux abîmes ; quand il verra revenir des champs de bataille, qui n'auront plus été des champs de victoire, mais des champs de carnage et de défaite, la tête basse comme des vaincus et des coupables, cette caste militaire si infatuée, ces hobereaux prussiens, qui croyaient partir à la conquête du monde déçus et humiliés, l'Allemagne toute entière, le peuple allemand, les mères allemandes, pousseront un gémissement funèbre, un cri de colère, de haine, de malédiction ».

Encore que ce ne soit là qu'une ingénieuse fantaisie littéraire, les événements qui se précipitent lui communiquent une allure de vérité tout à fait acceptable, et dont nous ne pouvons que désirer la prochaine réalisation.

P. DE C.



L'entrée du salon de Wesserling le jour du vernissage. Draperie et marquise!



L'affiche n'est pas indigne d'un grand salon.

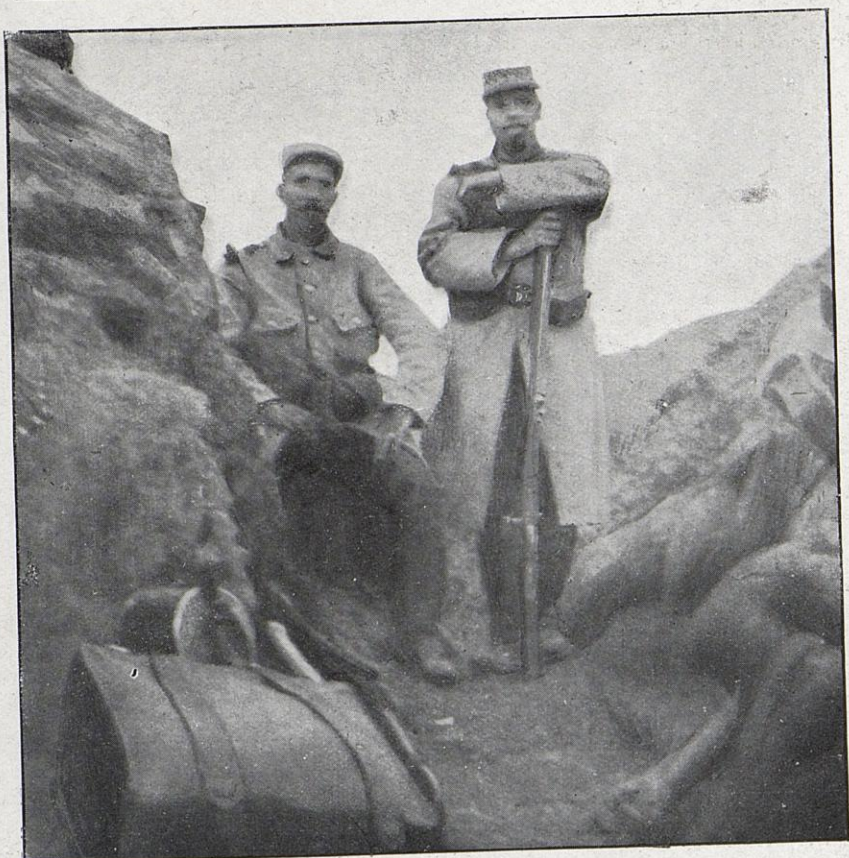


Des réductions de canons et de tranchées constituent une section d'art militaire.



Dans le public du vernissage, le sexe faible était représenté par une infirmière.

LE SALON D'AUTOMNE DES POILUS A WESSERLING



EN FACE DE MONT-SAINT-ÉLOI. — Une tranchée française de première ligne, à trois heures de l'après-midi.



La même tranchée, deux heures plus tard... Hélas, dans l'intervalle, un obus allemand est tombé par là...



UN CIMETIÈRE DANS LA COUR D'UNE FERME A SOUAIN

Souain fut, au cours de la dernière offensive qui nous a rendus maîtres de la totalité de la première ligne ennemie en Champagne, le théâtre de l'un des combats les plus acharnés qui se soient livrés depuis le commencement de la guerre. Pas un pouce de terre peut-être qui n'en ait été arrosé du sang des combattants. Pas un mètre carré de cette même terre qui ne recouvre un cadavre. Cette cour de ferme fut vaillamment disputée de part et d'autre. Elle n'est plus qu'un cimetière, le plus émouvant peut-être des cimetières, un cimetière dans des ruines.



Le général Sarrail, à la gare de Lyon, le soir où il commença le voyage qui devait le mener en Serbie.



La plus récente photographie du prince héritier de Serbie qui, par suite de la maladie du Roi, son père, détient le pouvoir suprême.

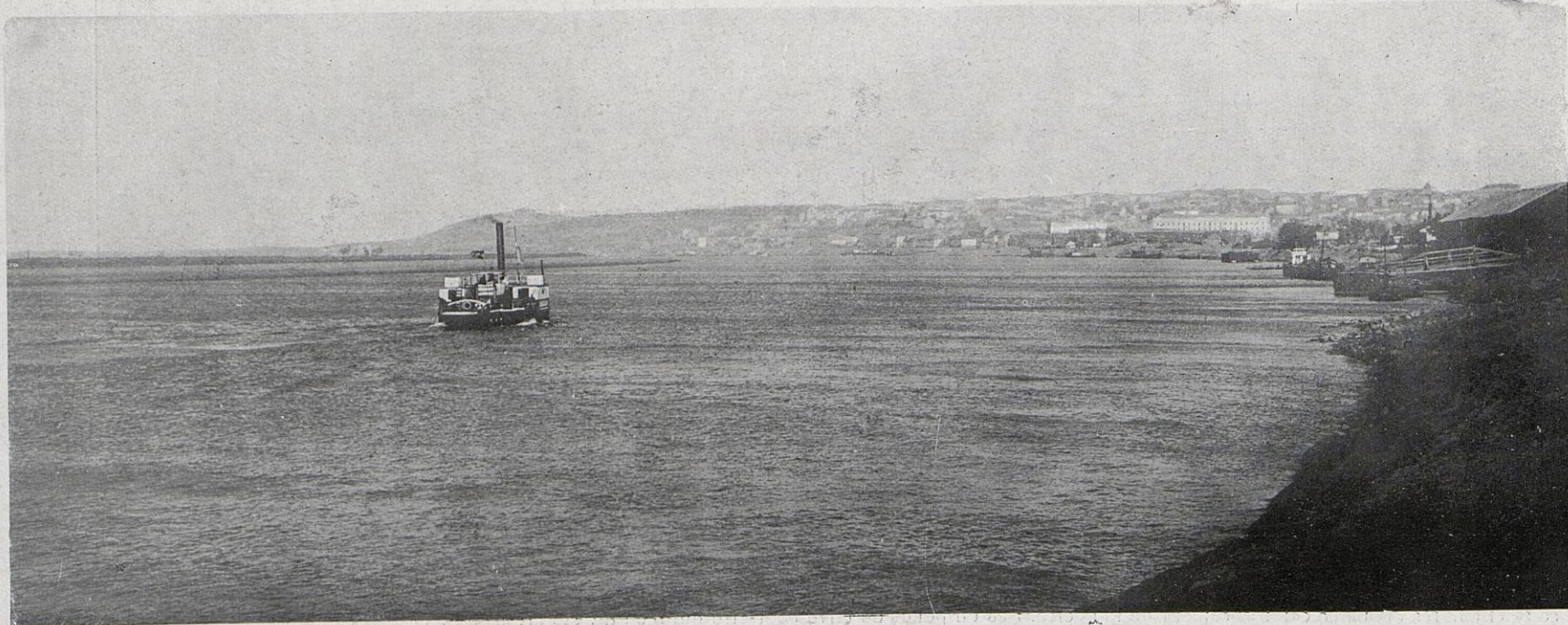
CE QUI SE PASSE DANS LES BALKANS

Ces admirables Serbes ont une réputation de vaillance tellement bien établie que chacun s'attendait à leur voir exécuter les plus superbes prouesses, sans fracas, mais avec une ténacité stupéfiante. Nos rudes alliés ont trouvé le moyen de dépasser encore ce que l'on attendait d'eux. Attaqués très rudement de deux côtés, le long de leurs frontières, inquiétés sur un autre point, ils ont fait face à tous leurs assaillants, avec une vigueur et une énergie sans pareilles, arrachant des cris d'admiration à leurs ennemis, eux-mêmes, si nous en jugeons par le *Vorwaerts* de ces jours derniers !

Nous nous sommes heureusement décidés enfin à voler au secours de nos amis des Balkans et déjà des dépêches que nous recevons, au moment où j'écris ces lignes, annoncent que nos troupes ont effectué, le long du Vardar, d'utile et précieuse besogne. Notre armée est là-bas, entre les mains d'un chef énergique, très habile et très clairvoyant — le général Sarrail, — qui ne saurait la mener qu'à la victoire. Il s'agit donc seulement d'avoir un peu de patience. Les jours qui viennent verront sans nul doute de nouveaux ennemis fondre sur la traîtresse Bulgarie. Les Russes qui sont intéressés bien plus directement que nous, à la prise de Constantinople, à l'écrasement des Turcs, au triomphe

du slavisme, à la punition des ingrats et inquiétants Bulgares, au maintien de la liberté des chemins de fer dans la Péninsule, les Russes disons-nous finiront bien par prendre une décision. Ils entreront franchement en ligne à nos côtés. L'Italie, elle aussi, ne perdra pas de vue les intérêts désormais considérables qu'elle possède en Orient et qui lui commandent d'agir en grande hâte. Il reste encore la Grèce et la Roumanie dont le jeu serait si évidemment d'être des nôtres. Il ne semble pas possible que ces deux États gardent longtemps la neutralité maladroite dans laquelle ils se confinent, à l'heure actuelle.

A. J.



VUE DE BELGRADE, DU CÔTÉ DE LA SAVE. — La résistance superbe de l'héroïque Serbie ne faiblit pas. A la vérité, les **Austro-Allemands** se sont bien emparés de Belgrade, en face de laquelle, de l'autre côté du Danube et de la Save, sont les territoires autrichiens; mais notre photographie démontre clairement que cette prise de possession n'avait rien de très méritoire !



LE GÉNÉRAL SARRAIL COMMANDANT DES ARMÉES FRANÇAISES EN SERBIE. — Voici le général, accompagné de son chef d'état-major, le colonel sur un des quais de Marseille. Tout-à-l'heure le Chef des troupes françaises envoyées au secours de la Serbie va prendre passage sur le vaisseau qui l'emportera vers l'Orient. Avant de quitter la terre de France, le général Sarrail veut bien autoriser l'envoyé spécial du *Monde Illustré* à prendre, de lui, le cliché que voici.



CE QU'IL Y AVAIT DANS LA VIEILLE MASURE. — L'ennemi bombardant tout le pays, prit comme cible cette pauvre mesure délabrée et la tourelle, toute rapiécée qui l'agrémentait si pittoresquement.



Aussitôt les gros obus incendiaires de pleuvoir, sans répit, sur l'humble bicoque qui, après avoir vaillamment résisté, finit tout de même par devenir la proie du feu.



La mitraille continuait furieusement; les pans de mur tombèrent, le toit s'écroula; les poutres et les planchers s'enflammèrent, la tourelle écornée ne tint plus debout que par un prodige d'équilibre.



Tout en haut, dans le grenier, voilà ce qu'il y avait : un petit groupe des nôtres qui, froidement, courageusement, sous l'ouragan de feu, continuait à repérer l'ennemi.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Pendant la semaine du 9 au 16 octobre, la situation ne s'est pas sensiblement modifiée sur le théâtre occidental de la guerre, bien que la lutte y ait été presque partout très vive. Sur la grande majorité du front, c'est toujours la guerre de tranchées, le duel d'artillerie, où nous avons l'avantage d'une façon indubitable. Nos batteries dominent partout celles de l'ennemi. Les travaux de mines

normale de blessés, une perte totale de près de 30.000 hommes. Or, s'il y avait en première ligne quatre divisions, il en résulte qu'elles ont laissé sur le terrain, en morts et en blessés, à peu près la moitié de leurs effectifs, proportion formidable de pertes. Les Anglais, au contraire, n'ont éprouvé que des pertes très inférieures à ce qu'on pourrait logiquement admettre en pareille occurrence. C'est sans doute cette circonstance heureuse qui avait fait attribuer d'abord à l'effort allemand un déploiement inférieur à la réalité. Depuis, les Anglais ont encore réalisé quelques progrès, mais peu marqués. Après avoir

conquis un kilomètre de tranchées dans la région d'Hulluch, ils ont dû les abandonner parce que le feu de l'artillerie ennemie les rendaient intenable. Il est probable qu'en raison de leur direction ces tranchées se trouvent plus ou moins enfilées par les canons du voisinage de La Bassée.

En ce qui nous concerne, nous avons remporté de nouveaux avantages à l'est de Souchez et vers La Folie. Nos progrès sont lents et violemment contre-attaqués. Les Allemands ont envoyé dans ces secteurs menacés de l'Artois et de la Champagne leurs meilleures troupes. Nous le savons par les prisonniers qui tombent entre nos mains par centaines, et parmi lesquels nous trouvons des hommes de divers corps de la garde impériale.

Sur le front de Champagne, nous repoussons aussi d'énergiques attaques, vers Auberive, à notre aile gauche, où l'ennemi a repris pied dans quelques éléments de ses anciennes tranchées, vers la ferme de Navarin, au centre, et enfin surtout dans les environs de Tahure. Il existe

encore au sud-est de ce village un saillant allemand, que nous abordons à peu près de tous les côtés à la fois. Sur une de ses faces, il emprunte le ravin au fond duquel coule le ruisseau de la Goutte, qui vient tomber dans la Dormoise à un kilomètre environ à l'est de Tahure. Contre la butte de Tahure aussi, plus au nord, l'ennemi répète des assauts désespérés, sans parvenir à aucun résultat. La confiance et l'entrain de nos troupes sont superbes. Parmi ceux qui sont au combat, personne ne doute du succès final. Là encore, nous avons fait en deux fois un millier de prisonniers.

Nos escadres d'aviation contribuent toujours au succès des opérations en bombardant toute la ligne du chemin de fer de Bazancourt à Chalange. La gare de Bazancourt, en particulier, a été l'objet de plusieurs attaques sérieuses, dont le principal résultat est évidemment d'entraver d'une façon très efficace les ravitaillements de l'ennemi en munitions et en vivres. On constate, en effet, par les prisonniers, que les troupes allemandes manquent souvent du nécessaire.

En Russie, quelques fluctuations des lignes, en

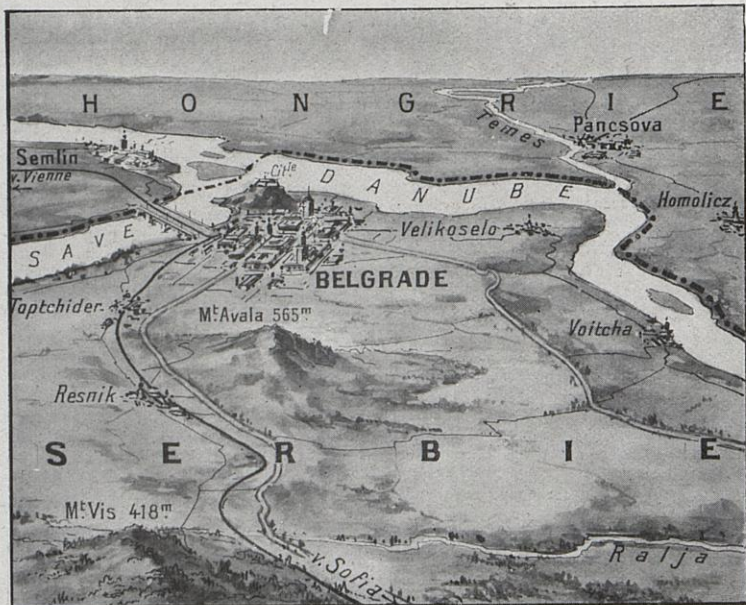
majorité défavorables aux Allemands, n'ont pas assez d'ampleur pour que les conditions générales de l'ensemble en soient réellement influencées. Mais cet état stationnaire se prolonge depuis assez longtemps déjà pour qu'on puisse y voir un arrêl très réel de l'offensive ennemie ; et cela est fort appréciable, bien qu'un nouveau recul des armées russes, s'il se produit, n'ait rien de compromettant.

Les dépêches de sources diverses continuent à nous entretenir de renforts allemands et surtout d'une puissante artillerie de gros calibre dirigée vers Dwinsk. On parle même de l'entrée en action de cette artillerie ; mais jusqu'à présent il n'en résulte pas de changement de situation en faveur de l'ennemi. Ce sont, au contraire, les Russes qui progressent dans les intervalles entre les lacs du sud et du sud-ouest de Dwinsk, et rentrent peu à peu en possession des villages de cette contrée.

Sur tout le reste du front, jusqu'au Pripet, jusqu'à Pinsk et au delà, l'activité est de moins en moins marquée. Les Allemands se retranchent, les Russes se renforcent et s'approvisionnent. Au sud de la région des marais, l'armée d'Ivanhof continue à enregistrer des succès intéressants, vers son aile droite, et surtout au centre et vers la gauche, en Galicie. Les Autrichiens ont été bousculés sur la Strypa, au cours de plusieurs engagements, dont un d'une réelle importance, où les Russes leur ont enlevé 2.000 hommes et 4 pièces de canon. La cavalerie russe a poursuivi l'ennemi se retirant en désordre. Sans que ce soit suffisamment justifié, on a un peu trop vite, à mon sens, donné à cette brillante affaire le nom de victoire, que nous n'avons pourtant pas si facilement décernée à notre récente et glorieuse offensive de Champagne, dont les résultats ont été autrement sensibles.

* * *

Si la situation varie peu en France et en Russie, d'autre part les graves événements attendus sur le front serbe ont commencé à se produire. Les Austro-Allemands ont entrepris une offensive furieuse, que les Serbes repoussent avec une vigueur et un héroïsme magnifiques. L'ennemi a passé le Danube en divers points et attaqué les positions serbes. Mais ces positions sont solides, et elles s'échelonnent en profondeur, de telle façon qu'on peut considérer toute la Serbie comme n'étant qu'une grande forteresse à enlever morceau par morceau. Ce vaillant peuple, chez lequel tout le monde combat pour le salut de la patrie, est aussi traitreusement pris à revers par les soldats de Ferdinand de Bulgarie, un prince qui se réserve une triste page dans l'histoire ! Les Serbes résistent avec la même énergie aux Bulgares qu'aux Allemands et aux Autrichiens. Ils leur ont infligé dès les premières rencontres de coûteux échecs. Mais la vaillance ne peut pas toujours avoir raison contre le nombre, qui se présente à la fois au nord, à l'est et à l'ouest. Les renforts envoyés par les alliés débarquent et s'organisent à Salonique. Par leur situation, ils pourront prendre en flanc et même à revers l'armée bulgare. Nous ignorons, et cela doit être ainsi, quels sont les projets des alliés et dans quel sens les opérations seront conduites. Il est probable que le jour où cet article paraîtra les faits auront déjà montré quelle direction on compte leur donner. Général BERTHAUT.



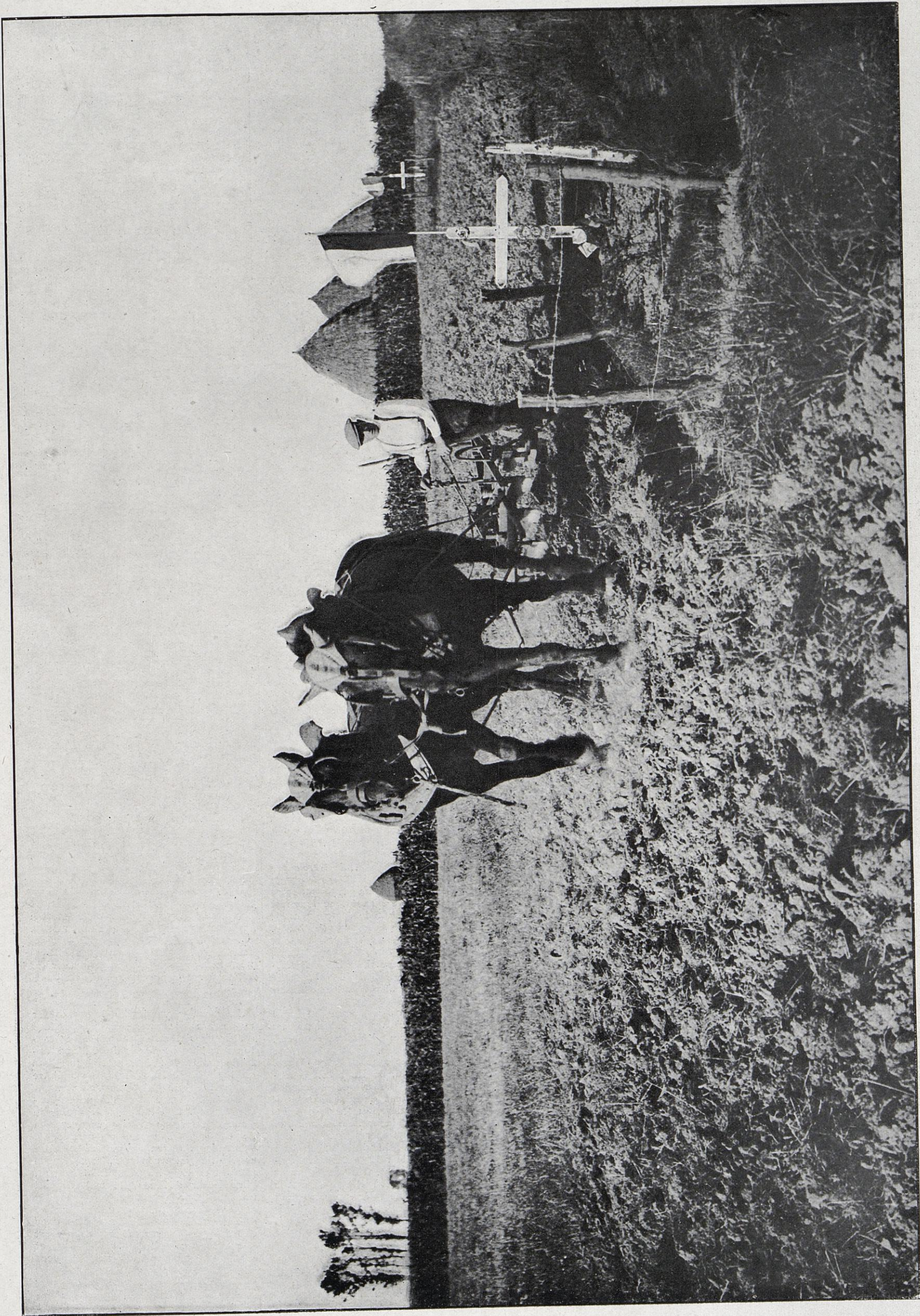
ENVIRONS DE BELGRADE

et les combats à coups de grenades, de tranchée à tranchée, s'équilibrent à peu près. On ne signale même pas de fluctuations locales de quelque importance. Les secteurs qui présentent toujours le plus grand intérêt, eu égard aux événements récents, et sans contredit aussi en raison de ce qu'on pense devoir s'y préparer, sont les secteurs de l'Artois et de Champagne.

Les positions conquises par les Anglais à Loos et aux environs de cette localité sont l'objet de furieuses attaques allemandes, qui n'obtiennent aucun succès, malgré cette condition favorable à l'offensive qu'elles s'adressent à un saillant, et que les nouvelles lignes anglaises sont certainement très gênées sur leur flanc gauche par la présence de l'ennemi à La Bassée et sur le canal, ainsi que dans la région au nord d'Hulluch, en avant même du canal. Les Allemands ont fait contre les tranchées de cette partie un effort considérable, dont toute l'importance n'a pu être immédiatement connue. Ils y avaient employé trois ou quatre divisions d'infanterie qui y ont laissé 7 à 8.000 morts. Cela suppose, en comptant la proportion

LA VISITE DE M^{me} ISWOLSKI AUX HOPITAUX DE LA ZONE DE GUERRE

M^{me} Iswolski, la gracieuse femme de l'Ambassadeur de Russie, accompagnée du général Béchard, Directeur du Service de Santé de la ...^e armée, des princesses Eugène et Michel Murat, du colonel d'Osnobichine, Attaché militaire de Russie et Directeur des Ambulances russes, s'est rendue dans la zone des armées. Elle y a visité d'abord un hôpital d'évacuation à puis un hôpital du front, installé en première ligne. Partout elle a prodigué aux blessés, les encouragements et les marques de la plus touchante sympathie.



TRAVAUX D'AUTOMNE EN CHAMPAGNE. — Four la seconde fois déjà voici que l' paysan de France laboure les champs où nos soldats livrèrent et gagnèrent la bataille de la Marne, et qu'ils arrosèrent de leur sang valeureux. Avec le même soin pieux que l'an passé la charrue épargne les tombes qui soulèvent la terre d'automne. Le paysan sait que la victoire définitive germera du sacrifice des héros qui dorment sous son champ. Il vénère davantage la terre qui leur doit d'être demeurée française. (Cliché de M. MEYS.)

LES BARBARES AU XX^e SIÈCLE

En présence des désastres et des ruines irréparables de la Belgique et du nord de la France, une malédiction unanime s'élève vers l'empereur Guillaume II qui, en reniant la signature de l'Allemagne, a fait surgir les douleurs et les horreurs d'une guerre, sans précédent, parmi des populations heureuses, prospères et confiantes. Aujourd'hui, les allégresses, les espérances qu'apportaient les fêtes royales et les joyeuses kermesses ont fait place à un sentiment unique : la terreur ! Le visionnaire mystique et sanguinaire qui se proclame l'envoyé de Dieu se juge invincible et immortel, alors qu'il ne possède que le moment présent, est un guerrier sans jeunesse, dont les jours sont comptés. Guillaume II arrive à l'âge de la vie où tout pâlit, où les obstacles se multiplient, où les efforts deviennent incertains, où l'on a conscience de la mort prochaine « qui change notre être en un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue humaine, car tout meurt en nous ». (1).

Cependant le kaiser parvenu à la folie de l'orgueil et de l'ambition, rêve la conquête du monde devant des villes saccagées qu'il contemple avec un calme féroce, alors que l'heure s'écoule pour lui, terrible de responsabilités devant Dieu. Sa puissance violente et cruelle, son mépris des gloires du passé s'affirment par des attentats formidables contre des monuments séculaires et la profanation de l'antique basilique des rois de France et de Jeanne d'Arc.

Paris échappe à Guillaume II dont la fureur destructrice croyait anéantir, par le fer et le feu, cette France profondément haïe qui, dans l'harmonieuse unité de ses énergies morales, apparaît au monde entier splendide, éblouissante, avec sa beauté, sa grâce chevaleresque et les grands souvenirs de Charlemagne et de saint Louis. Nourri d'amertume et d'envie, il souffre du contraste que forme avec lui le valeureux roi des Belges qui, aux grandes qualités dont il est doué, ajoute l'aurole d'une vie héroïquement guerrière.

Jeune encore, confiant en l'avenir, ce souverain vivait heureux au milieu d'un peuple qui chérit son courage, sa générosité et la splendeur de son caractère. Admirablement secondé par la douce reine Elisabeth, d'une bonté si attirante, il peut en parlant de celle qui est toute grâce et toute clarté, prononcer les paroles de Charles V : « C'est le soleil de mon royaume ! » La foudroyante agression de l'Allemagne a révélé que le Roi Albert est un héros ; il se montre dans toute sa noblesse, dans toute sa grandeur et sûr de son bon droit, plein d'espoir en la justice immanente ; le cœur haut, beau à voir sous le feu de l'ennemi, ce roi communique à ses troupes fidèles la force morale qui assure la victoire.

Par une singulière ironie du sort, le conflit mondial qui bouleverse tant de destinées humaines et voue à la mort des millions d'êtres, se produit à l'heure où l'humanité animée d'un généreux altruisme rêvait d'une paix féconde, d'un travail productif et d'utiles découvertes scientifiques. Hélas ! la science qui devait faire éclore l'ère du bonheur a développé au contraire toutes les atrocités, alors qu'on était en droit de croire que les idées de civilisation et de progrès avaient définitivement triomphé des instincts sanguinaires des temps primitifs.

Il appartenait à la race allemande que Grégoire de Tours au VI^e siècle appelait une race de proie et que Froissart dénomme « gens moult convoiteux », de détruire à jamais les illusions généreuses des peuples, et les merveilles d'art, respectées jusqu'alors par toutes les invasions guerrières qui ont invariablement suivi les routes des riches et artistiques Flandres.

Les Flandres ! Ces deux mots évoquent un passé merveilleux, car, de tout temps, cette terre héroïque a exalté la gloire de la forme, la beauté, la volonté et la puissance créatrices que l'esprit des siècles a interprétées, en les variant et en les modifiant, Commynes, l'historien de Philippe le Bon, dit : « que nulles autres seigneuries ne se pouvaient mieux dire terres de promesse ; le prince taillait

(1) BOSSUET : *Oraison funèbre de Madame*.

peu ses sujets et jamais ce pays ne retrouva un temps aussi prospère ».

Que reste-t-il à l'heure actuelle des trésors artistiques légués par le passé ? Reims, Arras, Louvain, villes martyres de cette effroyable guerre, sont décapitées de l'inaltérable majesté de leur beauté antique. Liège, que Michelet appelle : « Une petite France belge, restée sous tant de rapports si semblable à la France d'autrefois » gémit sous le joug d'un oppresseur sans pitié. Anvers, patrie de Rubens, ce roi de la couleur et de la lumière, du grand Van Dyck et du prodigieux Téniers ; Gand, le cœur et l'énergie des Flandres, Venise du Nord où vit le poétique souvenir de la grande héritière, Marie de Bourgogne, tant aimée des Gantois ; Ypres, dont l'histoire rappelle celle de Florence ; Bruges qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des Flandres, toutes ces glorieuses cités, aujourd'hui dévastées démontrent à la pensée révoltée que la « Kultur germanique » a commis contre l'art et l'humanité des crimes flétrissant pour toujours dans l'histoire le nom allemand et que la docte et pédante science des « herr professor » ne leur a pas appris que ce qu'il y a de plus beau et de plus pathétique en ce monde, c'est l'immense pitié pour les faibles et le respect de l'art.

Alix DE DREUX.

ÉCHOS

UN GROS PROCÈS À L'HORIZON

Le journal *L'Action Française* a publié ces temps derniers sur le *Comptoir National d'Escompte* certaines révélations qui ont ému l'opinion publique et dont quelques-uns de nos confrères se sont fait l'écho.

Une action judiciaire serait introduite ; elle nous réserverait, paraît-il, certaines surprises.

A PROPOS DU PROJET RIBOT SUR L'ALCOOL

Le projet Ribot sur le régime de l'alcool et les mesures prises à l'égard des débitants a soulevé dans la Corporation une légitime émotion.

La Confédération Nationale, sous la présidence de M. Grisard, a rédigé, — comme en 1789 — un cahier de doléances qui paraît de nature à rallier tous les suffrages.

Mais en 1789, la nation entière avait collaboré à ces cahiers. Nous croyons bien que si son avis lui était demandé elle dirait :

« Bravo ! réprimons l'alcoolisme, mais ne touchons pas aux produits exquis qui sont le patrimoine de nos provinces et l'orgueil de notre pays ! »

Le rêve de nos envahisseurs n'était-il pas de déguster, dans leur pays d'origine, sur des nappes bien blanches et dans des verres bien nets, ces marques fameuses au delà de nos frontières ?

Empêchez-vous nos poils de goûter au kirch de la forêt Noire, quand ils auront franchi le Rhin ?

Il n'est pas de si farouche adversaire de l'alcool qui ne reste désarmé devant un petit verre de... mais notre intention n'est pas de faire ici de la réclame...

LES LIVRES NOUVEAUX

Il serait superflu de faire ici l'éloge de l'écrivain des *Façades* et des *Derniers Triansons*, ces deux œuvres attachantes qui marquent une date dans la littérature contemporaine, la première d'une analyse si exacte, la seconde d'une distinction si fine, d'une délicatesse si émue.

Les lecteurs du *Monde Illustré* ont pu apprécier dans *Son Sang pour l'Alsace* les qualités littéraires de M. de Nion. Elles se révèlent non moins fortement dans *Pendant la Guerre*, paru chez Flammarion et qui obtient en feuilleton un succès considérable.

Nos pères affectionnaient les sous-titres, ils n'auraient pas omis d'inscrire sur la couverture de ce volume : Histoire d'une institutrice française à l'étranger pendant les hostilités. C'est de Hollande que Mlle de Clare, fille d'un poète réputé, mort sans fortune, assiste aux péripéties de la lutte gigantesque qui se déroule aux frontières. A cette lutte, elle prendra même une part active, une part héroïque. Cette séduisante jeune fille, moqueuse

comme les Parisiennes, spirituelle comme... M. de Nion, représente la vraie Française, la femme du devoir, du sacrifice, de l'abnégation. Naturellement, ainsi qu'il est logique, elle succombera victime de son dévouement, de sa noblesse d'âme et de cœur.

Rien n'est plus poignant que ce drame intime, le livre est patriotique à souhait, l'intrigue est nouée selon les bonnes règles. Mais il n'y a pas que du drame dans ces pages ; on y suit nettement l'état de l'opinion à l'étranger durant les premiers mois du conflit, on y mesure les hésitations, les fluctuations de la sympathie des neutres suivant le caractère des nouvelles reçues. *Pendant la Guerre* contient, en outre, le plus amusant kaléidoscope qu'on puisse imaginer, défilé d'officiers, diplomates allemands, italiens, espagnols, hollandais, dessinés alertement, vigoureusement, à la manière des maîtres auxquels quelques coups de crayon suffisent pour camper un portrait vivant. Et ce n'est pas tout encore : les observations profondes abondent, les réflexions qui invitent à penser, les aperçus qui font ressouvenir de ce passage de Heine : « Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains, il n'a pu la détruire et quand la Croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Alors, — ce jour hélas, viendra, — les vieilles divinités guerrières se lèveront de leur tombeau fabuleux, essayeront de leurs yeux la poussière séculaire : Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques ». Donc, guerre de religion, guerre au catholicisme surtout !

Par là, ce roman où la poésie est semée comme des fleurettes le long d'un chemin de campagne, acquiert une ampleur inattendue, débordant le cadre ordinaire de ce genre de composition.

J'ai écrit déjà à propos du livre de Jean Richepin, *Proses de Guerre* (Flammarion, éditeur), « il tient du bardit et de l'épopée ». L'auteur y a employé toutes ses forces à combattre le bon combat en faveur de ces trois choses : la foi dans la victoire finale, la nécessité qui nous oblige à vouloir que cette victoire finale soit une victoire définitive et la haine implacable dont il faut nourrir sans trêve ce vouloir tenace, entier, absolu jusqu'au bout et à n'importe quel prix.

On sait la fougue de Richepin qui est le dernier de nos poètes, ayant quand il le veut : le souffle, l'ampleur, le grand flot lyrique (Jules Lemaitre). On connaît son tempérament ardent, bouillonnant en lequel se retrouve la violence belliqueuse des guerriers qu'il prétend ses aïeux. Comme ils livraient assaut aux villes, il livre bataille à la phrase, à l'idée, aux mots. Il a été dit de lui (Clouzet : Jean Richepin) : que la prose ne semble pas à sa taille et s'ajuste moins à son éloquence naturelle. Un tel jugement, à supposer qu'il ait jamais été exact, ne le serait plus aujourd'hui. Afin de s'en convaincre, il n'y a qu'à ouvrir les *Proses de Guerre*. Quelques traits suffiront pour persuader les plus prévenus : ainsi tout un panorama s'illumine à la fulguration d'éclairs éblouissants.

Le critique des *Contemporains* estimait que Richepin possédait : la sonorité, la plénitude, la couleur franche, le dessin précis, une langue excellente. Jamais les qualités de l'écrivain de Madame André, du Pavé, de La Glu ne s'étaient, ne s'imposèrent avec autant de puissance. Héritier de Villon, de Rabelais, de Mathurin Régnier, nourri de substance classique, il atteint dans ses *Proses* à l'invective d'Homère, au tragique d'Eschyle, à la grâce, à la fermeté de Sophocle.

Regardez : vous apercevrez presque à chaque feuillet la griffe du lion ; écoutez : vous entendrez le rugissement de l'animal furieux. Ce livre, il n'a de souriant que le côté de l'espoir, il est, par tout le reste, débordant de colère. Les pages en sont fiévreuses, violentes, exaltées jusque dans le raisonnement. On y sent le souffle tumultueux de la passion et que le verbe voudrait s'achever en cri et que le cri souffre de ne pouvoir s'achever en geste. Hélas ! soupirez le Chantre de la Mer, ce n'est que de la parole à une heure où il ne saurait y avoir d'éloquent que l'acte.

Voilà qui est se méconnaître ; certaines paroles ne valent-elles pas des actes ?

certain discours n'équivalent-ils pas aux plus magnifiques gestes puisqu'ils les inspirent ? Le verbe de J. Richepin est de nature à affermir les moins vaillants, à donner du cœur aux plus timorés. Il chante à l'égal du clairon des batailles.

Ce volume contient tous les frémissements de l'âme française depuis le début de la guerre, nos indignations, nos admirations. Il expose tout ce que nous avons subi d'angoisses, ce que nous escomptons d'espérances. Le poète, qu'il le veuille ou non, pareil au chef de chœur dans le drame antique, est le porte-voix en qui vit, rêve et pense tout le monde. Il a pour fonction de trouver et de dire les mots traduisant au net ce que les autres éprouvent obscurément sans pouvoir toujours l'exprimer.

Proses de Guerre resteront un des meilleurs titres de Jean Richepin à notre reconnaissance et à la gloire. Ce fils de France qui s'imagina aux jours de sa jeunesse être un de ces Touraniens : éternels coureurs toujours en fuite, insoucieux des morts, ne sachant pas les dieux, a prouvé de la façon la plus éclatante qu'il était des meilleurs d'entre nous : par l'âme, le cœur, le talent. C'est ma mère que je défends, pourrait-il s'écrier en parlant de la douce patrie, cette patrie qu'il supplie de laisser fleurir en elle, même chez les plus incorrigibles pacifistes, les plus extatiques humanitaires, la haine implacable, justicière et vengeresse ; car cette haine aura pour épanouissement suprême l'amour entre tous les enfants de la terre, une fois Caïn exterminé.

Paul D'ABBES.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DU GYMNASÉ. — *A la Française* : Revue en 2 actes de MM. L. Boyer et D. Bonnaud.

THÉÂTRE DÉJAZET. — *Les Fiancés de Rosalie* : Pièce en 3 actes de MM. Mouézy-Eon et Ch. Daveillans.

Tous les théâtres rouvrent leurs portes, se soumettant à la nécessité d'exister, qui est le fait de toute entreprise. Le choix des pièces à représenter est difficile et pour beaucoup de bonnes raisons, cinématographiques et autres, nombre de directeurs pensent que le public préférera ces journaux parlés et illustrés que sont les revues.

Ainsi vient de décider le Gymnase et il s'est adressé à deux chansonniers fameux à Montmartre et bien au delà, auteurs, l'an dernier, de l'heureuse revue intitulée « les Huns et les autres ». Ils ont de l'esprit et de la bonne humeur à revendre et ont prodigué l'un et l'autre avec le souci de se montrer équitables, et sans méchanceté, ni grivoiserie.

Les têtes de troupe sont M. Polin, parfait en marié par procuration apprenant que la cérémonie nuptiale s'est bien passée pour lui, M. Le Gallo qui, après s'être moqué spirituellement des pauvres civils, sait faire remarquer avec émotion qu'ils ne sont pas dénués de tout mérite, ayant donné tous les êtres qu'ils chérissaient, Mlle Jane Pierly, comédienne née, dont la voix au timbre prenant est servie par une prononciation excellente.

**

Le premier vaudeville important se rapportant à la guerre, et joué pendant qu'elle dure devait être de l'un des auteurs de *Tire au flanc* ; il est d'une fantaisie moins débridée, mais les soldats qu'il met à la scène ne cessent pas d'être amusants parce qu'ils sont crânes.

Un seul d'entre eux manque de bravoure, pendant ce temps très court, juste suffisant pour que sa fiancée s'aperçoive de cette pusillanimité et achève de s'éprendre d'un jeune séminariste qui se couvre de gloire sous l'uniforme, gagne par son courage les galons d'officier, et, par la lecture de Matusset, la certitude qu'il était fait pour le mariage.

Les scènes de comédie qui peignent ce difficile changement sont écrites avec délicatesse et s'entremêlent sans heurt aux plaisanteries du caporal Truchon et de son escouade, grâce à la façon dont elles sont conduites par l'auteur et jouées par Mlle Madeleine James et M. Brévannes, qu'entoure une troupe de comiques dont la gaieté est de bon aloi et communicative. Marcel FOURNIER.